

historiographique car les Cyclades romaines n'avaient jusqu'alors guère été étudiées (à l'exception du récent volume de la *Tabula Imperii Romani. J. 3-Smyrna. I: Aegean Islands* ; cf. *AC* 83 [2014], p. 569-570), et remet en cause la vision de Cyclades de tout temps « délo-centrées ». Étant donné le nombre d'aspects traités et le caractère novateur de ses recherches, on conçoit sans peine que l'ouvrage d'Enora Le Quéré fasse désormais partie des références essentielles dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

Tønnes BEKKER-NIELSEN (Ed.), *Space, Place and Identity in Northern Anatolia*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 272 p., 60 fig. n/b et coul., tableaux et cartes. (GEOGRAPHICA HISTORICA, 29). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-19748-8.

Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé en octobre 2012 par la Syddansk Universitet à Kolding. Saluons, tout d'abord, la parution rapide de ce recueil, moins de deux ans après la tenue de la conférence. Les participants au colloque se sont efforcés de répondre à la thématique annoncée par l'intitulé. De plusieurs points de vue, la zone septentrionale de l'Anatolie située à l'est de la Bithynie, laquelle est manifestement plus fréquentée par les archéologues et les épigraphistes, fait figure de Cendrillon de l'archéologie anatolienne. Notons toutefois l'intérêt accru manifesté depuis quelques années à l'égard de Sinope et du royaume du Pont (voir, à titre d'exemple, les actes de colloques édités par J. M. Højte, *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009 et par D. Kassab Tezgör, *Sinope: The Results of Fifteen Years of Research*, Leyde – Boston, 2012). Ce volume est donc tout à fait bienvenu. Comme le montre l'éditeur dans son introduction (p. 13-20), les articles du recueil traitent soit d'espaces plus larges, avec quelques essais de définition en termes de géographie antique, soit de microrégions, voire de cités et de leur territoire. En réalité, les contributions sont de valeur inégale, quelques-unes se limitant à dresser des *Forschungsberichte*, d'ailleurs équilibrés et éclairants, sans réelles nouveautés : il en est ainsi de Brian C. McGing, *Iranian Kings in Greek Dress? Cultural Identity in the Mithradatid Kingdom of Pontos* (p. 21-37, une version revue d'un article paru en russe dans *Vestnik drevnej istorii* [1998/3], p. 97-112) ; Eckart Olshausen, *Pontos: Profile of a Landscape* (p. 39-48) ; Louise Revell, *Urbanism and Imperialism: Living an Urban Ideal* (p. 87-97) et Arjan Zuiderhoek, *Controlling Urban Public Space in Roman Asia Minor* (p. 99-108). Les études de numismatique étaient bien entendu indispensables car, à défaut de fouilles archéologiques de plus large portée, les monnaies frappées par les villes de Paphlagonie et du Pont ont toujours constitué, à côté des inscriptions recueillies majoritairement au gré du hasard, une source de choix. Elles sont représentées dans le volume par Vera Sauer, *Urban Space: The Evidence of Coins* (p. 109-124), et Julie Dalaison, *Civic Pride and Local Identities: the Pontic Cities and Their Coinage in the Roman Period* (p. 125-155), avec de riches illustrations et, pour la dernière des deux contributions, de fort utiles tableaux. Strabon, originaire d'Amaseia, qui ne pouvait manquer, lui non plus, à l'appel, est traité par Jesper Majbom Madsen, *An Insider's View: Strabo of Amaseia on Pompey's Pontic Cities* (p. 75-86). Les autres contributions présentent des études de cas : Tønnes Bekker-Nielsen, *To Be or not to Be a Paphlagonian? A Question of Identity* (p. 63-74),

soumet à une analyse détaillée les données parfois contradictoires (surtout Claude Ptolémée *versus* Strabon) concernant l'attribution de Néapolis/Néoclaudiopolis et de son territoire (la Phazémonitis/Néapolitis) à la Paphlagonie (c'est-à-dire à la région située à l'ouest de l'Halys), comme le suggérait entre autres Franz Cumont, ou au « Pont ». Bien que l'ère civique révélée par les inscriptions et les monnaies de Gangra, Pompeiopolis et Néapolis/Néoclaudiopolis soit la même, ce qui, de prime abord, ferait incliner la balance vers la Paphlagonie, l'auteur avance de bons arguments, cartes à l'appui, pour que l'on fasse confiance à Strabon : « until further evidence comes to light, there are no good reasons to reject Strabo's identifications of the Halys as eastern boundary of Paphlagonia and of the Phazemonitis as a part of "Pontus", i.e. of a Pontic eparchy under the authority of the governor of Galatia » (p. 74). Nicola Zwingmann se penche sur un cas plutôt bien documenté depuis quelques années grâce aux fouilles et aux *surveys* épigraphiques (voir surtout les actes substantiels du colloque *Kelainai-Apameia Kibotos : développement urbain dans le contexte anatolien* tenu à Bordeaux et publiés en 2011 par Lâtife Summerer, Askold Ivantchik et Alexander von Kienlin) dans *Space, Place and Identity: Kelainai-Apameia Kibotos in Phrygia as an Anatolian Case Study* (p. 157-173). Signalons enfin l'étude de Deniz Burcu Erciyas, *A Middle Byzantine Citadel at Comana* (p. 215-225), qui constitue malgré tout une sorte de digression, dès lors qu'elle dépasse largement les limites chronologiques tacitement assumées par le présent recueil. La topographie du sacré est au cœur de deux contributions. Tout d'abord, Christina G. Williamson propose dans *Power, Politics and Panoramas: Viewing the Sacred Landscape of Zeus Stratios near Amaseia* (p. 175-188) une approche extrêmement intéressante et un ingénieux essai de reconstitution du paysage antique et de la supposée perception visuelle, évoquée par Appien (*Mithr.* 66), de la colonne de fumée issue du feu de l'autel lors des sacrifices depuis la mer. Lâtife Summerer dresse ensuite, dans *Topographies of Worship in Northern Anatolia* (p. 189-213), un bilan critique des temples et des sanctuaires en plein air, rupestres ou situés au sommet des collines s'échelonnant de Tieion à Trapézonte ; une telle approche présente une double difficulté : l'information archéologique est plutôt parcimonieuse, sinon inexistante (absence de fouille ou fouilles non publiées), tandis que le matériel (inscriptions, statues, terres cuites, vases céramiques, etc.) conservé dans les musées locaux présente le caractère dispersé des *membra disiecta*. Sachons gré à l'auteur d'avoir commodément réuni toutes ces informations. L'étude peut-être la plus ambitieuse et que j'ai volontairement gardée pour la fin de mon analyse est celle de Marco Vitale : *"Pontic" Communities under Roman Rule: polis Self-representation, Provincialisation and the koina of Pontus* (p. 49-61). Il faut dire d'emblée qu'un tel sujet est trop vaste pour être traité en un peu plus d'une douzaine de pages, ce qui pourrait d'ailleurs expliquer le caractère parfois superficiel de l'enquête. En réalité, l'auteur se propose de discuter à la fois le sens de la désignation *Ponticus* depuis les origines et surtout à l'époque impériale (voir maintenant l'information réunie dans ma *Prosopographia Ponti Euxini externa*, Louvain – Paris – Walpole, 2013, p. 236-243, n<sup>os</sup> 2658-2708) et la théorie avancée en 1965 par Jürgen Deininger, reprise plus récemment par Xavier Lorient (2006), et, contrairement à M. Vitale, acceptée ici même par J. Dalaison (p. 126-127), selon laquelle il n'y a eu qu'un seul *koinon* pontique sur toute la côte sud de la mer Noire. En ce qui concerne la première partie de sa discussion, l'auteur

aurait pu tirer parti des travaux de Mădălina Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Paris – Bordeaux, 2011 (surtout p. 386-392 : « Autour de la notion de *Pontikos* ») et de Victor Cojocaru, « Von Byzantion nach Olbia: Zur Proxenie und zu den Außenbeziehungen auf der Grundlage einer Ehreninschrift », *Arheologia Moldovei* 32 (2009), p. 41-65, où le syntagme *Pontikon ethnos* (*IOSPE I<sup>2</sup> 79*), invoqué par M. Vitale, est discuté en détail. Quant à la question d'un seul ou de deux *koina* sur la côte sud de la mer Noire, si j'accepte sans réserves la théorie de M. Vitale selon laquelle il existait un *koinon* séparé du *Pontus Polemonianus*, je ne saurais souscrire à son traitement du *koinon* ouest-pontique (*Hexapolis*, puis *Pentapolis*) évoqué à titre d'analogie : ni la liste des cités qu'il donne, « Istros, Tomis, Kallatis, Dionysopolis, Odessos and Mesambria/Apollonia (?) » (p. 58) ni la carte présentée à la fig. 2 (où il manque Dionysopolis, alors qu'Apollonia du Pont est incluse à tort dans les limites du *koinon*) ne correspondent à la réalité : Apollonia n'a jamais fait partie de ce *koinon*, et encore moins de la province de Mésie inférieure (comme le veut M. Vitale à la p. 53), mais de la Thrace. Comme on le sait depuis longtemps, l'*Hexapolis* (Istros, Tomis, Callatis, Dionysopolis, Odessos et Mésambria) devint une *Pentapolis* au moment où la ville la plus méridionale, Mésambria, fut assignée (en 202 plutôt que, selon d'autres avis, dès 193) à la province de Thrace. La composition du *koinon* se pliait donc au découpage provincial ; en ignorant ces détails, M. Vitale s'est privé d'arguments décisifs dans sa démonstration portant sur les réalités du Pont sud.

Alexandru AVRAM

Annie et Maurice SARTRE, *Zénobie, de Palmyre à Rome*. Paris, Perrin, 2014. 1 vol. 349 p., 8 pl. coul., 3 cartes. Prix : 23,50 € (broché). ISBN 978-2-262-04097-0.

En dépit de son titre, *Zénobie, de Palmyre à Rome* n'est pas une biographie. Comme s'en expliquent Annie et Maurice Sartre, les sources ne permettent effectivement pas de restituer beaucoup plus que quelques années de la vie de Zénobie, entre la disparition en 267 de son époux Septimius Odainathos, notable palmyrénien, sénateur puis consulaire, et l'exhibition supposée de Zénobie, à Rome, lors du triomphe d'Aurélien en 274. Il s'agit plutôt de déconstruire le « mythe Zénobie », largement fondé sur l'*Histoire Auguste* et relayé par les modernes, en analysant scrupuleusement les informations livrées pour l'essentiel par les inscriptions de Palmyre, replacées dans le cadre institutionnel d'une cité gréco-araméenne appartenant à l'Empire romain depuis le début du premier siècle de notre ère. Il revient donc aux auteurs de souligner que, en dépit de ce qui a pu être écrit, Palmyre, promue colonie sous Septime Sévère ou sous Caracalla, n'a jamais constitué un royaume indépendant et qu'aucune source, donnée politique ou économique, ne permet de prêter à Zénobie une telle velléité. Bien au contraire, le titre de roi porté par Odainath témoignerait de sa revendication au trône sassanide, celui de reine associé à Zénobie découlant naturellement du titre de son époux ; plus encore, les inscriptions et les émissions monétaires ne laissent planer aucun doute sur la volonté de Zénobie de placer, après la mort d'Odainath, son fils Wahballath – César Lucius Iulius Aurelius Septimius Vaballathus Athenodorus (...) Auguste, comme l'indiquent des milliaires de la *via Traiana* – à la tête de l'Empire romain, suivant la voie tracée par d'autres empereurs orientaux,